MINÉRALITÉ ET ÉCRITURE DANS L'ŒUVRE D'HENRY BAUCHAU

Asist. univ. drd. Corina BOZEDEAN
Universitatea „Petru Maior", Târgu-Mureş

Résumé

Dans les écrits d'Henry Bauchau, le minéral ne se limite pas à être un simple référent du monde, l'élément d'une expérience sensorielle (contemplation, toucher, écoute, etc.), il acquiert aussi une valeur métapoetique : dans cette perspective, il est au centre de l'interrogation sur l'origine de l'écriture, une écriture inscrite dans la matière, à laquelle le minéral emprunte ses traits.

Après les expériences poétiques du symbolisme qui rejetait la matière au profit du culte de l'Idée, le début du XXe siècle marque une réévaluation poétique de la matière qui, selon Michel Collot, se déploie en deux directions : « une mise en oeuvre des propriétés physiques de la parole, de la matérialité du langage » et « une attention accrue aux rapports qui unissent la conscience poétique à la matière sensible du monde »[1]. Si les expériences futuristes et dadaïstes tendaient à faire du matériau verbal une construction sonore ou plastique, une matière en elle-même expressive, si les surréalistes croyaient à la capacité des mots de se grouper selon des affinités secrètes afin d'exprimer l'affectivité profonde du sujet, la seconde partie du XXe siècle est caractéristique pour la deuxième tendance repérée par Collot, celle de considérer la matérialité du monde révélatrice des émotions les plus intimes. Réconcilier l'esprit de l'homme et la matière du monde était aussi le propos de la revue *Tel Quel* énoncé dans la « Déclaration » qui ouvrait son premier numéro: « L'Ecriture, qui est un peu notre fonction vis-à-vis du monde extérieur, notre façon de le saluer, de créer entre lui et nous une connivence, une intimité, une amitié de plus en plus grandes, n'est, en définitive, qu'une entrée en matière»[2].

Ainsi, la poésie de cette époque a connu un surgissement massif de la matière minérale dans le paysage littéraire, matière devenue l'élément privilégié des écrits de Guillevic, Bonnefoy, Du Bouchet, Char, Dupin, Gaspar. Tributaire en partie à cet héritage littéraire, l'œuvre d'Henry Bauchau est parsemée de roc, rochers, cailloux, pierres qui se font le miroir des enjeux historiques, mais aussi poétiques.

Il y dans l'œuvre d'Henry Bauchau un réseau d'images minérales qui renvoient souvent à la question du langage et de l'écriture, en assumant une fonction métapoétique.

[1] Michel Collot, *La matière-émotion,* Paris, PUF, 1997, p. 64.
[2] Cf. M. Collot, *op.cit*, p. 77.

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

Donnée active de son imaginaire, le minéral et les processus géologiques qui lui sont propres disent la matière de la création poétique et se trouvent au centre du questionnement sur le processus artistique.

Tout au long de l'œuvre d'Henry Bauchau, le motif du minéral concoure à l'agencement d'une vision sur le processus de la création artistique, en recouvrant plusieurs valeurs métapoétiques, qui vont de la désignation de la matière brute de l'œuvre contenue dans les gisements d'un sous-sol profond à l'art de tailler et d'assembler qui relève de la technique de création.

La matière de l'écriture

En analysant la matière des poétiques contemporaines, Michel Collot observait qu'on a affaire à une matière première qui « sommeille en chacun de nous, dans un état de latence et de confusion, où se mêlent inextricablement affects, percepts et signifiants »[3]. Déplaçant l'inspiration des sources extérieures, Henry Bauchau aussi évoquait à l'origine de l'écriture les « impressions inattendues » qui viennent des « sols de mon être », « une sorte de projet souterrain que je porte en moi » (*AD*, p.27).

Même si ce souterrain apparaît parfois comme source de perturbation (« la nervosité souterraine que je sens toujours en moi » - *AD*, p.119, « la force des dépressions et du malheur souterrain - *AD*, p. 439), il s'avère surtout la matière première de l'écriture : « Le mot sécession m'a fasciné pendant les années où, avant que je parvienne à l'écrire, *Le régiment noir* poursuivait en moi, à travers d'autres formes d'écriture, son élaboration souterraine » (*EE*, p. 89).

Le « sol » de l'être est en effet une stratification d'affinités ; on pourrait parler en termes géologiques d'un sous-sol référentiel à la qualité d'écrivain d'Henry Bauchau, de prétextes et pre-textes : lecteur, sujet de psychanalyse et ultérieurement psychanalyste, graveur, autant de sous-strats qui vont constituer les fondements de son activité d'écrivain.

Une analogie entre les propriétés du minéral et de la matière poétique se donne à lire dans les écrits d'Henry Bauchau : les mots, matériaux du travail artistique, sont des «pierres carrées » (*HLD*, p.216), des « grands démons de sel », (*EE*, 154) les versets de la Genèse sont de « grandes pierres levées) (*HLS*, p.104).

[3] M. Collot, *op.cit,* p. 91.

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

Les mots s'avèrent une matière dispersée, difficile à saisir : « Les mots ont du être broyés quelque part par la formidable machine qui secrète ce ciment odieusement lisse et banal, dans lequel vous ne savez pas comment vous insérer » (*D*, p.190).

Bauchau développe une conception du langage soumis au processus de dégradation, surtout à cause des médias et de la publicité qui l' « use, érode et affadit constamment» (*EE*, p. 43), d'une langue « constamment pillée par la publicité » (*EE*, p.155). Le langage - matériau de la création littéraire – devient en conséquence impuissant et inefficace devant la réalité intérieure qui exige d'être communiquée.

Travailler cette matière langagière érodée signifie sur le plan poétique faire l'expérience de l'instabilité, analogique à celle de la marche sur le sable, parvenir à des « écritures dérisoires », tracées en « mots de sable » (*EE*, p. 125) : « Je reprends pied peu à peu mais on dirait que le livre se perd dans les sables » (*EE*, p.63). Pour Bauchau, écrire sur le sable « c'est bien ce qu'on vit chaque jour : les pensées, les mots, les sons, les images apparaissent, se transforment, s'inversent et s'effacent sans cesse » (*EE*, p.154).

Il s'ensuit que le travail de l'écrivain comporte une double démarche : d'une part la tentative de solidifier ce sable auquel a été réduit le langage érodé, recharger le langage d'une certaine sensorialité et affectivité, d'autre part tailler dans cette matière amorphe produite par l'inconscient, tirer le langage de son inertie. Donner une certaine souplesse au discours et assembler des mots sont les mécanismes d'écriture qu'Henry Bauchau évoque lors de l'entretient du 4 septembre 2009 sur France Culture : « Pour le roman il s'agit de sentir si une phrase coule, si elle avance, si elle progresse : on est en marche. Je pense que dans le roman on est en marche. Dans la poésie au contraire, c'est la question d'un assemblage de mots ».

L'écriture de la matière

Le passage de la matière minérale sur le plan poétique n'est pas une simple transposition car avant de se faire matière verbale elle est filtrée à travers la sensibilité. Comme Michel Collot l'observait, « la référence poétique n'est pas mimésis, mais poiesis et sémiosis : l'objet n'y est pas seulement reproduit mais redécrit et recréé »[4].

Bauchau partage aussi cette idée sur la subjectivation de la matière dans une lettre de réponse au questionnement d'un étudiant : « les mots neige, montagne et plusieurs autres ont certainement pris une signification particulière en moi à la suite de mon long séjour - 24 ans- dans la montagne en suisse »[5].

[4]Michel Collot, *op. cit.*, p. 187.
[5]Inédit du Fonds Henry Bauchau, feuillet B 6269, Question 5 du 31.07.1980.

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

En gardant ses propriétés objectives, le minéral est transposé sur le plan littéraire par Henry Bauchau de manière à satisfaire ses exigences subjectives, celle d'extraire l'essentiel des profondeurs, de réussir à fixer l'informe, sans risquer pourtant de tomber dans l'amorphe.

L'avènement de la matière littéraire n'est pas sans obstacles, mais bien au contraire, elle s'avère parfois une pierre d'achoppement : « Ce Mao suscite en moi bien des résistances. C'est une pierre à soulever avant de pouvoir commencer une vie d'écrivain et de peintre » (*AD*, p.158). ; « C'est à nouveau un barrage qu'il faut franchir pour que la voie s'ouvre à de nouvelles œuvres et à de nouvelles perspectives » (*AD*, p.191).

Le matériau de la création est analogue aux gisements minéraux car il surgit lors des mouvements de la terre ; ce n'est pas par hasard qu'Henry Bauchau a intitulé *Géologie* son premier recueil car toute une série de phénomènes telluriques se donne à lire dans ses écrits : séismes (« Un soir […] m'apparaît la scène entre Gengis Khan […] et le roi d'Or vaincu. […] C'est un moment d'inspiration passionnée comme j'en ai connu quelques-uns dans ma vie. Un profond ébranlement intérieur me saisit » - *EE*, p. 35), affleurements (« Cela tient […] au rôle que j'accorde dans mon écriture à l'inconscient. Lorsque je sens qu'il affleure, je note ce qui m'apparaît à toute allure, remettant à une autre version la mise en ordre et en forme »- *EE*, p.38) ou volcanisme (« les mots se sont mis à jaillir. Impossible de les retenir et de les fixer sur le papier»- *D*., p.216)).

Le séisme suppose le bouleversement d'un sol qui mène à la fissure et en conséquence à la rupture avec l'état d'avant le déchirement de la terre (« les poèmes […] prenaient corps parfois, mais comme des poèmes brisés, déchirés avant de naître par une écrasante ou mutilante machine intérieure » - *EE*, p. 20). En revanche, l'affleurement et l'irruption volcanique apportent de la matière remontant des profondeurs de la terre : « C'est sans doute l'affleurement d'un long travail intérieur » (AD, p.98) ; « La création romanesque en moi […] est comme un volcan qui fait sortir de lui des couches successives de lave » (JA, p. 40).

Le phénomène géologique du volcanisme rend compte par analogie de la genèse de l'œuvre: la matière de la création littéraire fait irruption sous la forme d'un magma, d' «une matière intérieure encore brûlante » (*JA*, p.108), le lent travail et la longue attente sont soudain « submergés par l'irruption des mots, des cris, des rythmes venus de tout autre profondeur. » (*EE*, p. 21), Gengis Khan « fait irruption » (*EE* p.127), un vers s'avère « jailli directement des profondeurs » (*EE*, p. 25).

Comme Catherine Mayaux le remarque, chez Henry Bauchau « l'expérience poétique est donc une démarche archéologique intempestive jusqu'aux strates les plus enfouies du moi, et réinscription de soi dans un temps immémorial mais continu : elle relie à la fois à la terre et

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

à l'humanité par ce volcanisme physique qui restitue le sujet aux valeurs les plus essentielles »[6].

Ainsi, « ce qu'on appelait naguère inspiration, c'est ce mouvement où le moi, le monde et les mots s'émeuvent mutuellement »,[7] où le langage n'est plus l'expression secondaire de l'émotion, mais une partie prenante.

La démarche poétique s'avère pour Bauchau analogue à celle géologique. L'assimilation de l'œuvre à la terre et de l'expérience créatrice aux processus telluriques met en jeu des mécanismes tel que le sondage, le creusement et l'enfoncement. L'œuvre encore en gestation exige tout d'abord un travail de sondage pour repérer les sources susceptibles d'irriguer la matière poétique: « je sonde » (*HLD*, p. 277), « soutenu […] par une oreille attentive, je sonde les fonds sous-marins » (*EE*, p.107). Le creusement est rattaché au questionnement des profondeurs, à l'acte d'éloigner le surplus de matière qui cache le matériau juste pour le travail artistique. On retrouve dans les écrits d'Henry Bauchau le propos de « creuser » la « géologie personnelle » dans « la caverne analytique » pour éloigner les « périodes de stérilité » (*EE*, pp 20 ;22 ;25) et pour arriver au point où « l'esprit n'est plus orienté vers un but mais par le désir de s'enfoncer […] dans une […] matière verbale, matière d'images, de sons et de sens » : « Je m'enfonce dans l'œuvre. Je creuse le tunnel de ma libération » (*EE*, p. 61) ou encore : « Il s'agit cette fois de s'enfoncer dans cette œuvre, de s'y perdre » (*AD*, p.140) ; « j'ai parlé en commençant de ce débordement, notion qu'il faut creuser » (*AD*, p.358).

Celui qui se voit « l'ouvrier du langage et l'émondeur qui taille/ dans l'épaisseur des mots la jeunesse du verbe » (*HLD*, p. 282), « tailleur d'images » opère assez de coupures et de remplacements pour rejoindre une formule énonciative de fluidité langagière.

A propos du journal tenu entre 1954 et 1959, Bauchau remarquait qu'il est dans la variante finale est « débarrassé de ses scories et de ses passages de plaintes » (*PI*, p. 277). Dans le *Présent d'incertitude* Bauchau constate qu' « il y a des longueurs » mais surtout « des manques ou des scènes qui ne sont pas à leur place » ; « Alors que pour le roman et le poème je fais de nombreux brouillons, pour le journal je coupe beaucoup, je fais de corrections mais en général je ne récris pas » (*PBG*, p. 133).

L'écriture est un travail manuel qui suppose le modelage de la matière brute : « j'ai mis sur papier de la matière qui devra être ensuite pétrie et travaillée par l'écriture » (JA, p.235). Anne Davenport, ancienne élève d'Henry Bauchau à l'Institut Montesano en Suisse

[6] Catherine Mayaux, *La dictarure du poème, ou le poème, cet inconnu. L'expérience poétique chez Henry Bauchau d'après ses journaux,* in « Nu (e) », no. 35, p. 205.
[7] Michel Collot, *op. cit*., p. 25.

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

nous a confirmé la conviction de l'écrivain que les mots ne sont qu'une matière à modeler, une espèce d'argile. Dans le *Journal d'Antigone* il renvoie à l'idée de travail d'édification de l'œuvre, du livre « littéralement pétri » (*JA*, p.102) de la confiance de Laure.

Dans une réponse à un entretien avec Jean Pierre Lebrun[8] qui date de 1987, Henry Bauchau affirmait : « il y a dans la poésie […] un caractère de sentence qui en fait une sorte de sculpture du langage, plus accessible à la mémoire et qui me semble moins se perdre dans la fluidité de la vie courante »

Chez Bauchau l'action de détruire est inextricablement liée celle de construire ; cette technique poétique s'avère le reflet de son éthique : tout édifice nouveau trouve son soubassement dans la ruine : « Je relis mes Journaux des années 1967-1969. Il y a des choses intéressantes et d'autres à détruire » (*AD*, p. 439)

La parenté qui existe chez Bauchau entre la matière minérale et celle verbale fait que le matériau verbal possède la même énergie que la matière terrestre : ainsi, il n'est pas un simple support mais participe activement à la création du sens, en proposant parfois ses propres solutions. Tel est le cas du lapsus calami, assez fréquent dans ses écrits : « l'écriture, l'aventure poétique ressemble à un lapsus, à une irruption de l'inconscient à contre-courant de l'immense phrase de la vie courante et du tumulte du temps » (*EE*, p. 31).

Il en résulte que le sens n'est pas préalable mais se façonne dans l'acte même d'écriture, à mesure que l'élaboration de l'œuvre progresse.

Pour aboutir à une forme finie de son œuvre, l'écrivain géologue se fait parfois grimpeur (« c'est un peu comme ça que je me suis traîné, parfois que j'ai rampé vers la fin de mon livre » - *PI,* p.156) et surtout bâtisseur (« Il faut que je restructure les événements du roman et établisse une chronologie » - *PI*, p.101).

L'œuvre comme édifice

Henry Bauchau sollicite dans ses écrits beaucoup de métaphores architecturales pour dire le travail de création artistique ; l'énergie que déploie l'écrivain dans toutes les étapes inhérentes à ce processus, à partir de la recherche du sol, de la construction des fondements et des murs, jusqu'à l'établissement des passages et des formes provisoires renvoie d'une manière explicite à la construction d'un édifice.

[8] Inédit du Fonds Henry Bauchau, feuillet B 66284.

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

Dans son recueil *La pierre sans chagrin* Bauchau se proposait d'incarner la matière minérale dans un édifice poétique, essayant de recomposer « l'architecture modeste de pierre et de prière de l'Abbaye de Thoronet »[9].

L'histoire de l'édification de l'abbaye de Thoronet a suscité un grand intérêt pour l'architecte écrivain Fernard Pouillon qui lui a dédié un roman, *Pierres sauvages*, envisagé comme le journal du maître d'œuvre qui, au XIIe siècle, édifia cette abbaye.

Même si Henry Bauchau ne l'a jamais témoigné, le travail de construction sous-jacent à cet édifice, magistralement décrit dans le livre *Pierres sauvages,* nous semble avoir influencé d'une manière essentielle sa conception sur l'art de construire. D'ailleurs, le livre de Fernard Pouillon, paru chez Seuil en 1964 (deux ans avant le recueil *La pierre sans chagrin* d'Henry Bauchau), se trouve dans la bibliothèque personnelle de l'écrivain conservée aux Fonds Bauchau de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve et, même sans avoir des annotations, nous apparaît comme une clé de lecture pour la conception sur la création chez l'écrivain belge.

Un parallèle entre différentes affirmations de Bauchau et de Pouillon relève la parenté entre les deux livres. Ce qui caractérise habituellement le processus de construction, c'est la lenteur, la difficulté de choisir. Le livre de Pouillon débute avec le choix de l'emplacement, qui s'avère un processus long: « Nous n'avons rien, voilà la difficulté […]» ; « Pourquoi quitter un lieu déjà organisé […] pour ce vallon où chaque pied repris à la nature demande un travail considérable ? » (*PS*, p.18) « Nous devons purger cette glaise, atteindre le sol stable, reconstituer le terrain des fondations par un remblai onéreux. (PS, p. 41).

Le processus d'édification commence au moment où a été trouvé le sol valable pour y fixer les fondements, tel qu'il résulte d'une constatation de Jean Amrouche que Bauchau reproduit dans *L'Ecriture à l'écoute* : « Vous avez enfin trouvé le sol de votre livre » (*EE*, p. 68).

Dans le *Journal d'Antigone* l'écrivain décrit le difficile travail de construction du texte, de l'effort de « jeter les bases », de la peine de « tailler dans la matière des mots » et se trouver encore « dans les fondations » et non pas à ses « étages » (*JA*, p. 358), lorsque dans *Les années difficiles* il parle de la vallée qu'il creuse afin d'y implanter sa création : « entre les deux pentes de la création et de la pensée il ne faut pas une cime mais une valée. C'est sans doute cette vallée qu'obscurément je creuse depuis quelques années » (*AD*, p.352).

Ce qui dicte l'avancée dans les travaux n'est pas un plan rigoureusement pré-établi qui vient de l'extérieur, mais plutôt l'inconscient et la sensibilité ; Bauchau avouait qu'il ne peut

[9] Lettre à A. Palma in Albert Palma, *Le peuple de la main (Henry Bauchau sur ma route),* Editions Jean Paul Bayol, 2007, p.223

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

écrire que ce qui s'est d'abord intériorisé en lui et François Pouillon de le dire : « La force de l'âme, comme une philosophie, dirigera sa main et son œil » (*PS*, p.78) ; « L'œuvre ne peut être imitée, associée, mais solitaire, saine, pure. Elle part du cœur, de l'intelligence, de la sensibilité. L'œuvre réelle est vérité directe, honnête » (PS, p.85).

Le langage technique et celui poétique impliquent un même processus de création qui consiste dans le fait de donner une forme et puis un sens à la matière. En construisant ou en écrivant, l'homme essaie d'ordonner le chaos, d'établir des relations entre les différentes parties : « la création […] se fait à un second stade, lorsqu'il s'agit de mettre en ordre, de séparer ou d'établir des passerelles et des cheminements souterrains entre les différentes parties » (*JA*, p.17) ; « Il faut sonder, remettre en question, attendre, laisser se faire des gouffres, les ponts, les pertes et les liaisons nécessaires » (*EE*, p. 30) ; « Et voilà, c'est terminé, il ne me reste plus qu'à polir, je vais devenir disponible pour une autre œuvre » (*AD*, p.117).

Bauchau associe parfois les brouillons à des murs qu'il s'efforce de bâtir : « Le poème […] est un mur devant moi comme l'ont été plusieurs œuvres et particulièrement en poésie *Géologie*. Ce mur est un travail lent que j'édifie, plus j'avance dans l'œuvre plus il est haut et puissant et contraignant » (*AD*, pp. 71-72). Quelques feuillets qui constituent une première variante de *La Déchirure*, sont comparés à des murs : « Je sais qu'il faut abattre ces murs et rebâtir à neuf, mais j'hésite » (*EE*, p. 69).

La déconstruction s'avère un des principes fondamentaux de l'art de construire, susceptible de garantir l'authenticité d'un édifice, sa solidité et sa beauté. « Au cours des années qui suivent, les premières des années cinquante, […] je continue à écrire des poèmes, en petit nombre et dans des formes strictes. Ils sont l'objet d'une élaboration lente et d'un intense travail de style, parfois je les détruis à force de vouloir les achever. Ils sont souvent coupés par de longues et difficiles périodes de stérilité. (*EE*, p. 25).

Et Jean Fouillon à propos du principe de détruire et retailler : « je sais que dans longtemps cette pierre détruite, retaillée dans la forme nouvelle, sera encore plus belle » (*PS*, p.61).

L'édifice de l'œuvre qu'Henry Bauchau s'efforce de bâtir est sans cesse mis en question par lui (« je sais bien que je ne fais que tâtonner, chercher la voie, que ce que j'écris ces jours-ci n'est peut-être pas destiné à demeurer dans le livre » - *AD*, p. 359 ; « Il me semble qu'Œdipe sur la route commence à s'ébranler en moi » *AD*, p. 434) mais aussi par ceux qui sont invités à lire les manuscrits, dont J. Amrouche qui lui fait voir : « Ce que vous avez écrit

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

n'est encore qu'une enfilade de chambres et de couloirs. Cela ne fait pas une vraie maison, ou ce serait de nouveau une maison froide » (*EE*, p.72).

La difficulté qui est constitutive au travail est susceptible de procurer un certain bonheur : « Hier écrit trois pages et demie, aujourd'hui cinq. […] j'ai peiné mais j'ai ressenti aussi un vrai bonheur intérieur » (*AD*, p.165) ; « En y consacrant toutes mes matinées, le dessin peu à peu s'est épuré, les lignes se sont rejointes et ont formé cet ensemble de vers, de pierres assemblées. Ces pierres qui ne tentent plus d'être sans chagrin, qui au contraire, à travers lui, acceptent d'être seulement de pierres d'espérance » (*AD*, p. 428).

Le maître d'œuvre des *Pierres sauvages* notait à propos : « Avec anxiété nous approchons de ces pierres. C'est bien la première fois que je me trouve en présence d'un matériau semblable. Ces blocs durs, cassants, irréguliers, rongés de cavernes, conditionnent la matière des architectures. […] personne n'imagine encore que la rudesse, la difficulté de taille, l'irrégularité des pierres, seront le chant et l'accompagnement de notre abbaye. La difficulté est un des plus sur éléments de la beauté » (*PS*, p. 42).

Au cours de la construction, l'imaginaire d'Henry Bauchau convoque plusieurs formes architecturales attachées à l'édifice de son œuvre qui se dresse petit à petit ; elle n'est qu'une ruine au début (« dans son impossible jardin/l'œuvre est en ruines » (*HLD*, p. 206), un monument (« mon œuvre, elle aussi/ le pauvre monument que j'ai tenté jour après jour/ d'édifier à ta gloire et comiquement à la mienne/ *PBG*, p.33-34) construction provisoire (« Hier j'ai écrit cinq pages du roman qui ne sont qu'une construction provisoire » - *PI*, p.72, « un poème largement compose de mots presque sans images et qui compose un chemin, une architecture de mots entourant, protégeant le poème qui est suscité plutôt que dit » - PDI, p.58) , une forteresse (« ma redoutable forteresse »), un tunnel (« quel tunnel ce roman comme les quatre autres » - *PI*, p.121) ou une cathédrale : (« toi qui crées en/ matière de sel ta minuscule cathédrale » - HLD, p. 94).

Au-delà de ces formes architecturales que l'écrivain s'efforce de bâtir, il arrive parfois à la triste découverte « qu'il vit en réalité dans une demeure – ou une caverne – bien plus vaste que celle qu'il croyait habiter. Un lieu sillonné de mensonges, de sens et de sons plus acérés, plus sombres et plus lumineux que ceux qu'il croyait connaître » (EE, p.155). C'est comme s'il se trouvait dans une carrière qu'il n'arrive pas à exploiter complètement.

La convocation constante des images architecturales engendre aussi la question sur le type d'édifice dans lequel prend finalement forme l'œuvre d'Henry Bauchau. La structure différente de ces constructions renvoie aussi bien à l'humilité (ruine, tunnel, forteresse) qu'à la grandeur (monument, cathédrale) et à dresser l'inventaire des édifices architecturaux qui font d'analogie à la création littéraire, on remarque que l'édifice architectural qui sollicite le

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

plus souvent l'imaginaire de l'écrivain est celui de la cathédrale ; ainsi, dans *Les années difficiles*, Bauchau fait quelques réflexions sur la construction en cathédrale de Proust :

« Un mouvement général, celui de la vie, un autre mouvement, celui de la mort, qui crucifie le temps. Qui suppose la souffrance pour la découverte. De nombreuses ouvertures sur le monde, de nombreuses chapelles latérales, un grand nombre d'autels. La cathédrale suppose un peuple. Quel peuple pour un tel livre ? Question sans réponse. Aider « les gens » à comprendre le monde, le sens de leur vie, les obstacles, leurs défenses » (AD, p.354).

Les remarques sur Proust ne sont pas sans liaison avec le propos littéraire de l'écrivain belge:

« Je m'interroge ce matin sur la possibilité de composer ce roman ramifié que je me propose de faire en une suite d'œuvres courtes, éclairant chacune comme les chapelles rayonnantes autour de la nef centrale, suivant le modèle gothique dégagé par Proust, le thème principal » (AD, p.371).

L'image de la cathédrale entretient en effet un rapport particulier, aussi bien éthique qu'esthétique avec l'œuvre de Bauchau. La cathédrale impose d'un côté l'humilité de celui qui y entre et de l'autre l'admiration de celui qui la regarde, deux traits qui sont constitutifs de la personnalité de Bauchau, quelqu'un de modeste mais aussi d'assez orgueilleux quant à la reconnaissance de sa valeur : « je me moque souvent de moi-même mais la vanité demeure encore un roc solide » (*GM*, p.214).

Car Bauchau croît au poids de sa création dans l'édifice culturel occidental ; ainsi parle-t-il de « [s]a pierre ou [s]on caillou dans l'édifice de cette révolution», qu'est la nouvelle conception sur les femmes en Occident (JA, p.250)

Cette demeure spirituelle que l'artiste s'efforce de bâtir, s'accorde avec son besoin d'habiter un « atelier spirituel »[10]. L'édifice constamment recréé et remanié, dont la forme n'est pas nécessairement préétablie mais définie au fur et à mesure que l'écriture avance, renvoie à notre sens à la Sagrada Familia, l'imposante construction inachevée, toujours en chantier. C'est aussi la peur qu'Henry Bauchau témoigne dans l'entretien sur France Culture du 31 août 2009 : « je pense que le temps ne me sera pas donné de faire ça, parce que j'ai d »autres choses en chantier, je ne sais pas si j'arriverai à le termine ».

Ce sera la tâche du lecteur de percevoir et de compléter le sens de cette architecture, pour un véritable accomplissement créateur : « Il me semble avoir fait une œuvre pleine de contradictions comme la vie. Au lecteur de la reconstruire en lui selon ses désirs et ses nécessites » (*AD*, p.368).

[10] Entretien d'Henry Bauchau du 3 septembre 2009 sur France culture : « l'atelier spirituel, c'est un peu comme ça que je me représente la vie ».

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)

Bibliographie sélective :

BAUCHAU, Henry, *L'écriture à l'écoute, (Journal 1972-1983),* Arles, Actes Sud, 2000, 158 p.
BAUCHAU, Henry, *Journal d'Antigone* (1989-1997), Arles, Actes Sud, « Mémoires », 1999, 524 p.
BAUCHAU, Henry, *Passage de la Bonne Graine, (Journal1997-2001),* Arles, Actes Sud, 2002
BAUCHAU, Henry, *Les années difficiles, (Journal 1972-1983),* Arles, Actes Sud, 2009, 463 p.
BAUCHAU, Henry, *Heureux les déliants*, Bruxelles, Labor, « Espace Nord», 1995, 383p.

MAYAUX, Catherine et WATTHEE-DELMOTTE, Myriam (dir.)**,** *Henry Bauchau. Écrire pour habiter le monde*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, « L'Imaginaire du texte », 2009, 391 p.
PALMA Albert, *Le peuple de la main (Henry Bauchau sur ma route),* Editions Jean Paul Bayol, 2007, 266 p.
COLLOT, Michel, *La matière-émotion,* Paris, PUF, « Écriture », 1997, 334 p.

BDD-A23658 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:52:39 UTC)